

**LE TIERS-MONDE EN OCCIDENT : UNE LECTURE DE *DOUZE CONTES*  
*VAGABONDS DE GABRIEL GARCIA MARQUEZ***

**Weinpanga Aboudoulaye ANDOU**

Université de Lomé.  
andouaboudou@yahoo.fr

**Résumé**

La présente étude met en exergue les attributs et les implications du ‘Tiers monde’ dans l’usage occidental et fait ressortir les connotations dangereuses qui impactent négativement la vie des Tiers-mondistes dans l’espace européen. Elle permet de déconstruire le mythe du paradis que les Tiers-mondistes développent dans leur milieu socioculturel et qui est la cause de leur exil et dédain de leur pays. Il est établi dans la présente étude que les tiers-mondistes peuvent se départir du mythe qui leur donne l’impression qu’ils ne sont rien et qu’ils doivent chercher à développer une identité qui cadre avec ou est valorisée par la perspective occidentale. Cette étude s’est appuyée sur l’intertextualité couplé d’un regard sociologique de la littérature et a permis de se rendre à l’évidence que le développement n’est pas que technologique ; il est aussi de la qualité des relations humaine dans le sens constamment mélioratif.

**Mots-clés** : Tiers-Monde, Occident, gouvernance, expatriés, développement.

**Abstract**

This study discusses the characteristics and the implications of the Third-World as used by the Westerners with negative connotations that impact the Third-World people in the European Sphere of influence. The study deconstructs the myth of paradise that Third-World people develop in their sociocultural environment into making it cause the disdained of their own countries. It is established in the study that Third-World people can get rid of the myth that negates them and infuse the belief that they are nothing without the West. The study uses intertextuality and sociocriticism to prove that development cannot be narrowed down to technological emergence and cannot do without quality human relations and ethical commitment.

**Keywords**: Third world, west, governance, expatriates, development.

## INTRODUCTION

L'univers imaginaire de *Douze contes vagabonds* de G.G. Márquez est le reflet de la schématisation par la gouvernance du monde en deux pôles : l'hémisphère nord ou encore l'Occident qui regroupe en son sein les peuples techniquement, politiquement et économiquement avancés, et l'hémisphère sud constitué des pays où règnent encore la misère, la pauvreté, des crises politiques et économiques à répétition, la malnutrition, le retard économique. Au regard de cette situation désastreuse sous tous azimuts que traverse cet espace créé de notre planète Terre, l'Occident impérialiste se présente comme le centre de toute action et valeur, le reste étant projeté à la périphérie. De même, les citoyens des pays du Tiers-Monde y compris des dirigeants de haut niveau et leur famille n'ont de considération que pour la science, la technologie et l'idéologie venant des d'Europe, d'Amérique du Nord, d'Israël et de la Chine considérés comme leur destination de prédilection. Le Tiers-Monde devient un espace où les conditions de vie sont précaires au point de conférer aux humains la précarité de la dignité humaine reconnue à toute personne.

L'écrivain colombien Gabriel García Márquez émet des doutes quant à la sincérité de cette perception du monde à travers les avis éclairés de son narrateur dans *Douze contes vagabonds*. La vente des cimetières à crédit et le nombre croissant des malades mentaux dans l'espace européen de l'œuvre semblent montrer que tout n'est pas rose dans les pays dits développés et si les dirigeants des pays du Tiers-Monde avaient été des « princes éclairés » selon les termes de Voltaire, ils auraient pu « cultiver leur jardin » en développant chez-eux des initiatives de développement et de formation qui n'auraient rien à envier à celles qui les attirent vers le Nord. Le choix de cet auteur et de son œuvre n'est pas anodin. Il s'explique par le fait que, reconnu comme l'une des voix essentielles de la littérature hispano-américaine et dont les œuvres se focalisent prioritairement sur la littérature du Tiers-Monde, Márquez a opté pour un changement de paradigmes en renvoyant dos à dos le Tiers-Monde et l'Occident à leurs responsabilités respectives et en rappelant aux grandes puissances planétaires les insuffisances et les défis auxquels leur développement reste confronté et qui constituent aussi des signes du tiers-mondisme.

Notre étude se propose de montrer que le développement du Tiers Monde n'est pas impossible et qu'il n'y a pas de garantie que les pays dits développés gardent leur statut dans un monde en perpétuel mouvement. G.G. Márquez s'inscrit dans la logique qui consiste à briser les frontières entre les littératures et les cultures afin de parvenir à la création d'un monde

multiculturel où chaque culture et chaque valeur humaine fertilisent les autres loin des conspirations suicidaires. C'est pourquoi dans sa production narrative, l'auteur ne pose pas que des problèmes auxquels les pays sous-développés sont confrontés mais aussi et surtout ceux qui minent également les pays développés, d'où l'intérêt de notre étude. Cette adhésion au principe de la promotion des valeurs humaines telles que l'humanisme, l'intégration sociale, le vivre-ensemble, la solidarité s'explique par le fait que G.G. Márquez convoque, dans son œuvre de fiction, différentes régions de notre planète telles que Genève, les Caraïbes, les Antilles, Viennes, Rome, Naples, Barcelone etc. pour une mutualisation ou un dialogue culturel et idéologique, ce qui nous amène à opter pour l'intertextualité. Certes, *Douze contes vagabonds* ne dévoile pas la présence d'un texte dans un autre mais cette œuvre est une littérature qui parle à la fois d'elle-même et des rapports de forces qui interagissent dans le monde recréé. Cette facette de l'intertextualité fait vibrer les identités, les valeurs et les pratiques du monde réel à travers l'osmose narrative qui permet d'équilibrer la société en puisant dans l'imaginaire ce qui peut enrichir la société. Ce choix de l'intertextualité comme cadre théorique et méthodologique peut se justifier en s'appuyant sur le constat de T. Samoyault (2010, p.5) qui affirme :

Le terme d'intertextualité a été tant utilisé, défini, chargé de sens différents qu'il est devenu une notion ambiguë du discours littéraire : souvent on lui préfère aujourd'hui des termes métaphoriques qui signalent d'une manière moins technique la présence d'un texte dans un autre texte : (...)

La littérature s'écrit certes dans une relation avec le monde, mais tout autant dans une relation avec elle-même, avec son histoire, l'histoire de ses productions, le long cheminement de ses origines.

La citation précédente fait voir le rapport qu'entretient la littérature avec le monde ambiant et trouve un écho largement favorable chez Paul Dirx (2000, p.44) qui pense que la littérature est une imitation du monde selon les moyens littéraires, c'est-à-dire une imitation édifiante et civilisatrice. Ainsi, *Douze contes vagabonds* est fortement marqué par le littéraire et le social, d'où la nécessité d'étendre le cadre théorique à la sociologie de la littérature. À ce propos, P. Aron & A. Viala (2006, p.10) déclarent ce qui suit :

Aussi nombre d'écrivains ont-ils donné des œuvres qui sont des représentations de telle ou telle partie de la société de leur temps, et qui forment un mode de connaissance sociologique particulièrement riche. (...)

Le panorama des œuvres qui ont de telles facultés de représentation de la société est immense ; on retiendra donc seulement l'idée capitale que la littérature est un lieu majeur de connaissance du social.

Cette étude est articulée en trois axes principaux. Dans la première partie qui s'intitule « À propos du Tiers-Monde » nous analysons la situation des tiers-mondistes en

Occident, les déboires sociaux et économiques avec en toile de fond la précarité et la perte de dignité, les problèmes de santé et le marché noir. La deuxième partie a pour titre « les manquements de l'Occident » et traite des défis d'un grand malaise, de l'égoïsme et de l'horreur de l'intoxication. Quant à la troisième partie elle est consacrée à l'écriture marquesienne caractérisée par un titre provocateur, le réel et le magique, le rire et les larmes.

### **1. À PROPOS DU « TIERS-MONDE »**

En utilisant le concept du Tiers-Monde pour la première fois en 1952 par Alfred Sauvy, le démographe et économiste français évoquait à la fois l'espace et la pauvreté. Par espace, il renvoie le lecteur aux pays dits « Tiers-Etats ». Par 'pauvreté', il est établi que ces pays ne remplissent pas les conditions standards de développement : croissance matérielle, la technologie et le niveau de vie. Il est important de rappeler que la terminologie du « Tiers-Monde » créé par le Français Alfred Sauvy est d'origine occidentale. Bien que ce concept fasse allusion à l'ensemble des pays en voie de développement, il est créé à dessein pour hiérarchiser le monde en classes avec un accent mis sur les différents pays à faible revenu et au niveau de vie très bas. Alfred Sauvy utilisait cette métaphore pour désigner les pays ayant un grand retard technologique, économique et politique. Dans la France de l'Ancien Régime, la pauvreté avait un nom, le « Tiers-Etat ». Ce concept utilisé localement désignait une classe sociale constituée de pauvres et misérables ouvriers agricoles se voit amplifié à un ensemble de pays ayant les mêmes caractéristiques que le concept de « Tiers-monde ». Pour Madeleine Grawitz (2004, p.399) qui tente de convaincre davantage, il s'agit d'un :

Terme utilisé en 1952 par A. Sauvy, par analogie avec le Tiers État pour désigner l'ensemble des pays sous-développés. Effectivement, Alfred Sauvy (1952, p.83) se lamentait déjà sur le triste sort réservé aux pays non alignés en ces termes : 'Ce Tiers Monde ignoré, exploité, méprisé comme le tiers état, veut lui aussi être quelque chose'.

Le Tiers-Monde que peint et dépeint l'écrivain colombien dans sa fiction narrative n'infirmes pas les propos de Sauvy puisqu'il s'agit de cette zone du monde, jadis colonisée, pillée et marginalisée par un certain nombre de nations puissantes et qui, de nos jours, croupissent sous le poids du néocolonialisme, des détournements massifs de fonds publics ou de l'enrichissement illicite etc. qui obstruent son développement.

En choisissant de faire de sa production narrative un discours à sens référentiel, c'est-à-dire, qui parle du monde, l'écrivain colombien Márquez inscrit son œuvre dans une perspective qui est, à la fois celle de l'intertextualité et de la sociologie de la littérature. Le Tiers-Monde dont parle le narrateur marquesien est un univers victime de l'emprise d'omnipotentes et

mafieuses multinationales. Il s'agit de l'ensemble de ces peuples qui apparaissent aux yeux de l'Occident comme des pauvres et affamés qui ne cessent de lui tendre la main pour d'incessantes aides. C'est un monde qui sombre dans la misère, les effusions de sang et où la culture de l'intolérance règne en permanence

### **1.1. Les « Tiers-mondistes » en Occident.**

Le mythe de l'Occident attire beaucoup de gens qui y affluent non seulement dans le but d'échapper à la précarité, mais aussi dans le souci d'acquérir une formation et même des soins médicaux de qualité, entre autres besoins. C'est le 'destin' que portent certains personnages marquesiens de *Douze contes vagabonds* dont un chef d'État déchu que le lecteur découvre dans cette partie de la production littéraire du romancier colombien. Ce président est un personnage anonyme confronté aux problèmes de santé et aux réalités pénibles de l'exil, après avoir été évincé de la magistrature suprême. Une fois à Genève, il pense pouvoir être médicalement mieux traité et vivre un exil doré, tel que l'affirme le narrateur dans cette œuvre de Márquez (1993, p.13) :

Les années de gloire et de pouvoir étaient demeurées à jamais en arrière, et seule lui restaient celles de la mort.

Il était revenu à Genève après deux guerres mondiales, en quête de diagnostic définitif sur une douleur que les médecins de la Martinique ne parvenaient pas à identifier.

L'évocation de ce personnage fictif qui se trouve être un président dépossédé de son pouvoir s'inscrit dans une perspective intertextuelle car cela révèle le rapport intrinsèque entre le monde imaginaire et celui de la réalité dans la mesure où ce président qui n'existe que dans l'imagination de l'auteur est la représentation des personnages historiques qui se sont retrouvés dans la même situation comme le dévoile O. Dabène (2006, p. 56) dans le passage suivant :

En 1993, les attentats diminuent et l'inflation est peu à peu contrôlée. Grâce à la réhabilitation du pays par le FMI, les investissements augmentent. Une nouvelle constitution est adoptée et, en 1995, Fujimori se fait réélire. En 2000, il est de nouveau réélu mais des fraudes électorales sont dénoncées. Les scandales et les preuves de corruption s'accumulent. Il est destitué en novembre 2000, puis se réfugie au Japon en 2002.

La souffrance endurée par les présidents après leur chute et durant leur l'exil en Occident est reprise et surenchérie par O. Dabène (2007, p.250) avec en toile de fond, le cas de Fujimori en ces termes :

Le nombre de présidents renversés a augmenté de façon exponentielle depuis le début des années 2000 en Amérique latine, tout particulièrement dans sa zone andine.

Au Pérou, en 2000, Fujimori ne peut impunément manœuvrer pour s'assurer de sa deuxième réélection et doit céder à la pression populaire. Faisant face à de multiples

accusations de corruption, et les Péruviens découvrant progressivement les rouages les plus sombres de sa dictature, Fujimori fuit son pays en 2002 pour se réfugier au Japon.

Le passage ci-dessus révèle que le président dictateur destitué et exilé au Japon est un exemple parmi tant d'autres, lorsqu'on se réfère au panorama politique du Tiers-Monde. Ce renvoi du président par un soulèvement de masse est un signe indicateur du malaise social sans cesse grandissant qui pousse les peuples du Tiers-Monde à exprimer leur ras-le-bol par des mouvements de révolte. Le sens que confère l'intertextualité dans ce contexte est le dialogue auquel le lecteur est exposé en lisant le texte et en faisant un clin d'œil à l'histoire dont il tire les faits d'illustration en lien avec l'imaginaire de Márquez. Il est important de noter aussi la dimension que prend l'intertextualité ici ou encore la nouvelle fenêtre que cette facette d'intertextualité ouvre aux nouvelles recherches. Désormais et en s'appuyant sur la définition de l'intertextualité offerte par Limat-Letellier (1998) pour lier le monde réel au monde imaginé tout comme pour dire que les deux mondes différents dialoguent dans la conscience du lecteur. Ce sens conféré à cette théorie permet au lectorat de poser des sauts qualitatifs dans sa vie grâce à la perturbation des codes puisque, selon Limat-Letellier « L'intertextualité a pour fonction essentielle de perturber, de détourner les codes » (1998, <http://books.openedition.org/pufc/4507>). Les faits réels et les faits imaginés se bousculant dans la tête du lectorat sous formes de « reflets brouillés ». Partant de cette zone trouble, il est clair qu'une synthèse s'opère dans cet environnement psychique qui permet au lectorat de développer une nouvelle conscience.

Il convient de noter que dans le monde imaginé de Marquez, le règne de la terreur instauré par le système de gouvernance ne garantit pas de développement pour la jeunesse et pousse cette dernière au désespoir et à l'immigration. Le cas le plus illustratif est celui du personnage Homero que l'ex-président rencontre à Genève, selon le témoignage du narrateur dans cette partie la production littéraire de Márquez (1992, p.18-19):

Au premier coup d'œil, il reconnut l'endroit, reconnut les emblèmes d'une campagne électorale exécutable, se souvint de la date fatidique. (...)  
-Qui mieux que vous connaît l'histoire ? dit Homero. Après le coup d'Etat militaire, c'est un miracle que nous soyons ici, vous et moi, prêts à dévorer la moitié d'un bœuf.

À la lecture de ce passage, on se rend à l'évidence que Homero et son ex-président sont tous deux des personnages qui ont abandonné leur pays natal de force pour chercher un mieux-être ailleurs, loin de leur continent. Par ailleurs, le déficit d'une gouvernance transparente, du respect des droits humains et de justice sociale créé dans l'œuvre à travers les actions et interactions des personnages tiers-mondistes font du Tiers-Monde et ses ressortissants, la risée

de l'Occident. Tout semble être établi pour rendre au concept du Tiers-Monde son sens le plus détestable qui soit. L'œuvre de Márquez (1992, p.18) en donne l'illustration en des termes explicites quand l'auteur écrit:

Homero Rey, étonné que personne ne reconnaisse le Président, s'avance jusqu'au fond de la salle pour demander de l'aide.  
« C'est un président en exercice ? » demanda le patron.  
- « Non, dit Homero. C'est un président déchu. »  
Le patron eut un petit rire entendu. (...)  
« Tout le monde ne reconnaît pas comme vous la dignité de l'exil », dit-il.

Le président tombé en disgrâce est un personnage diminué, amoindri et déclassé qui apparaît à Genève comme un moins que rien car il végète dans une misère indescriptible qui lui ôte toute décence, selon ses propres déclarations dans la construction narrative de Márquez (1992, p.31) : « Je vous prie de me pardonner, mon cher Homero, mais il n'y a pire pauvreté que celle d'un président pauvre, dit-il. Même survivre semble indigne. » Cette déclaration du président symbolise l'indignité des tiers-mondistes qu'il représente dans l'extrême pauvreté qui semble être ce à quoi l'Occident leur assigne. Cet extrait de l'œuvre du romancier colombien révèle, sans ambiguïté, que les dictateurs des pays sous-développés, une fois tombés du pouvoir, perdent non seulement leur grandeur mais aussi deviennent-ils objet de raillerie pour l'Occident, leur ancien allié.

La déchéance du président dans *Douze contes vagabonds* fait penser à l'instabilité dans l'espace tiers-mondiste parce que le destin des Tiers-mondistes dépend en grande partie de la politique extérieure de cet ensemble nommé Tiers-monde. La déchéance est un moyen d'humiliation des gouvernants et une nouvelle désignation de la politique d'exploitation par les puissances qui en définissent les stratégies. Dans ces conditions les exilés de l'œuvre utilisent le marché noir comme une stratégie de survie dans le nouvel espace.

### **1.2.Le marché noir ou la manifestation du tiers-mondisme**

Le concept du marché noir est un diminutif du cadre légal en matière commerciale. Il s'agit ici d'expliquer comment les faits de négociations non conventionnelles s'opèrent avec les Occidentaux ou les exilés venus du Tiers- Monde. Le contexte de *Douze contes vagabonds* établit que, que ce soit le contrat de travail ou la vente des outils, le tout s'opère dans un contexte illégal ouvert à toutes formes d'injustice portant atteinte à la dignité humaine. Homero, l'ambulancier, travaille sans contrat officiel et il est clair qu'il ne peut pas avoir un travail décent puisque cela s'apparente à un contexte d'exploitation de l'homme par l'homme.

Les subalternes : Pour l'essentiel, les tiers-mondistes sont présentés comme des subalternes. Cette mal-appellation est une stratégie idéologico-narrative qui permet toute exploitation ou méchanceté à l'endroit des désignés sans susciter du remords puisque cette désignation justifie la victimisation du nommé.

Les profiteurs des situations connus sous le vocable d'opportuniste inscrit Maria Dos Prazeres sur la liste. Pour mémoire, le texte narré relate le fait que la protagoniste Maria Dos Prazeres s'est enrichie sur le dos des fuyards qui devraient abandonner l'Espagne pour cause de guerre et alors ils étaient forcés de liquider leurs biens ou de s'en débarrasser. La guerre civile qui force les gens à chercher refuge ailleurs deviennent une occasion d'exploitation pour cette femme espagnole qui par la force des choses devient immensément riche. De l'imaginaire au réel, l'on se retrouve dans une inter-dépendance où l'idée d' « intertextualité » se présente comme un dialogue des idéologies dans la conscience du lectorat. Il s'agit d'un dialogue des images, des représentations mis en parallèle par l'acte de lecture. Par cet acte, le lecteur ou critique absorbe des deux réalités, société et fiction, des valeurs en interaction mutant en un contexte hybride.

*Le lexique du commerce international*, 2013, ellipses, Paris, définit ce terme comme un marché parallèle fondé sur un trafic clandestin de marchandises ou le contrat de travail illégal et dépourvu d'intérêt pour le contractant. L'évocation de cette transaction non conventionnelle illustre les déboires des chefs d'Etats du Tiers tombés de leur piédestal. Dans *Douze contes vagabonds*, le président déchu est un personnage qui débarque en Occident avec des bijoux qu'il veut vendre afin de pouvoir assurer sa survie. Cependant, le manque de reçus complique leur commercialisation telle que le dit le narrateur dans le passage qui suit :

Il n'avait d'autre solution que de tout vendre pour payer les frais médicaux, et il voulait qu'Homero lui rende ce service avec la plus grande discrétion. Mais Homero se déclara incapable de lui être agréable sans des factures en bonne et due forme. (...)  
Il ramassa les bijoux avec une maîtrise calculée. (Márquez 1992, p.31)

Pour mercantiliser les pierres précieuses du président misérable, un personnage féminin entre en jeu. Il s'agit de Lázara Davis, l'épouse du personnage Homero. C'est elle qui prend sur elle la responsabilité de mettre les bijoux du vieux président dans le circuit commercial malgré l'inexistence des quittances. C'est aussi un contexte créé pour expliquer la précarité des gouvernants qui amassent la richesse sans être sûrs d'en jouir après le règne. Pour s'en convaincre il convient de se référer au passage suivant :

On verra bien qui aura le culot de demander des factures à Lázara Davis », dit-elle, au moment de partir, en se pavanant dans un éclat de rire. (...) Lázara suivit l'employé au fond du magasin en osant à peine lui jeter un regard, de peur qu'il ne découvre la supercherie. (Márquez 1992, p.32)

La duperie qui entoure le patrimoine du vieux président souffrant fait l'objet d'un commerce illégal. Ses objets ne peuvent se vendre que dans un circuit organisé par des bandes mafieuses qui commercialisent des produits illicites que le narrateur nous fait découvrir dans cet extrait :

Vienne était encore une ancienne ville impériale que sa position géographique entre les deux mondes irréconciliables issus de la Seconde Guerre mondiale avait fini par se transformer en paradis du marché noir et de l'espionnage international. (Márquez 1992, p.60)

La récurrence des marchés noirs ou du commerce illicite s'inscrit dans la logique des affaires mafieuses incarnées par un personnage cette fois-ci, appelé Maria dos Prazeres qui a énormément tiré profit de la guerre civile espagnole car elle en a profité pour se faire une immense fortune. De l'exploitation dans les pays sous-développés à l'exploitation dans les pays d'accueil en Occident, il est clair que le Tiers-Monde et les Tiers-mondistes ne sont que objet d'exploitation. Maria dos Prazeres, symbole de l'Occident, doit sa fortune aux Tiers-mondistes en exil chez elle :

Enfin elle disposa les meubles précieux, les objets usuels, les bibelots, les coffres remplis de soies et de brocarts volés par les fascistes dans les maisons abandonnées par les républicains dans l'affolement de la défaite, et qu'elle avait achetés petit à petit, année après année, à bas prix dans des ventes aux enchères clandestines. (Márquez 1992, p.91)

Ce système de commerce qui se pratique hors du marché classique en violation des normes morales et éthiques auquel s'ajoute l'évidence de la pauvreté atroce du président déchu signale l'origine malsaine du développement de l'Occident.

## **2. LE REGARD CRITIQUE PORTE SUR L'OCCIDENT DANS L'ŒUVRE**

En scrutant *Douze contes vagabonds* de G.G. Márquez, l'Occident devient coupable des pratiques capitalistes et économiquement suicidaires dans les pays pauvres. Ce capitalisme ayant bénéficié de la technologie occidentale depuis la Révolution industrielle a propulsé certaines régions de la planète vers un essor économique faisant de ces derniers des nations riches ou développées dont le bien-être, le confort matériel et même le respect des droits humains séduisent et attirent les citoyens des autres régions. Cet espace développé du monde est souvent perçu comme le paradis sur terre ou la terre promise et transparait aussi dans les œuvres de fiction pour tracer ce fait social. Cependant, le discours du narrateur dans l'œuvre de G.G. Márquez laisse découvrir, en matière de la qualité de vie, que l'Occident n'est pas

l'eldorado que beaucoup de tiers-mondistes pensent. Dans l'imaginaire de l'écrivain colombien, il a des défis majeurs à relever.

### **2.1. Les défis d'un grand malaise**

L'Occident est une puissance majeure selon la constatation que Gérard Chaliand (2005, p. 347) en fait :

On peut faire commencer l'Histoire de l'Europe triomphante en 1492 avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ou en 1521 avec l'investissement de Mexico par Hernán Cortés, (...), l'Europe paraît prendre une avance singulière qui, pendant plusieurs siècles, va se creuser de façon croissante.

Cependant, la fiction narrative marquesienne de *Douze contes vagabonds* ne manque pas de relever les insuffisances de cette puissance. Selon cette œuvre de Márquez, se faire une idée idyllique de l'Occident relève d'une illusion pure. La puissance et le luxe ne sont pas forcément signes d'aisance. De même, selon André Glucksmann (2003) la puissance des grandes nations est hantée par des angoisses terribles qui exposent les carences de leur pouvoir notamment avec les attentats et le terrorisme qui traduisent le ressentiment des Tiers-mondistes. Que le qualificatif soit 'l'inhumain' ou 'la haine', il apparaît que la super puissance annoncée connaît un cauchemar sous la plume du critique André Glucksmann (2003, p. 16) :

L'actualité s'annonce impitoyable. Les pouvoirs de l'inhumain et l'efficacité des haines mutent dangereusement. (...)

A partir du 11 septembre 2001, chacun sait ce dont presque chacun serait capable. L'apocalyptique faculté de siffler la fin de partie, jadis dévolue aux Dieux, puis monopolisée par les superpuissances, tombe à portée du grand public. (Glucksmann, 2003, p. 16)

Malgré leur progrès tous azimuts, les nations épanouies de la planète restent confrontées à la prépondérance du malaise des troubles psychiques de leurs citoyens que le lecteur découvre dans l'œuvre de Márquez. Il ressort de la philosophie de l'écrivain colombien et des convictions du narrateur que le développement de l'Occident n'est pas sans défaillance ou mieux sans victimisation de leur semblable. Le personnage nommé Ludovico habitant une province italienne nommée Arezzo et située en Toscane est une illustration d'immoralité caractéristique. La fortune, le génie remarquable et la démente de ce personnage sont des signes révélateurs que les superpuissances planétaires ont encore besoin de parfaire leur essor. L'image que le narrateur nous donne du personnage Ludovico est percutante :

Comme ça, sans nom de famille : Ludovico, le grand seigneur des arts et de la guerre, qui avait bâti le château pour son malheur, et dont Miguel nous entretint tout au long du déjeuner. Il nous parla de son pouvoir immense, de son amour contrarié et de sa mort épouvantable. Il nous raconta comment, en un instant de folie du cœur. Il avait

poignardé sa dame dans le lit où ils venaient de s'aimer, puis excité contre lui ses féroces chiens de guerre qui le déchiquetèrent à belles dents. (Márquez 1992, p.83)

De même, la création esthétique de Márquez fait cas de la prépondérance des entreprises des pompes funèbres, d'asiles de folles, des cimetières surpeuplés ne sont pas des signes de bien-être mais de grand malaise social voire économique car l'univers narratif marquesien décrit l'Occident comme un monde où même les tombes sont achetées à crédit, tel qu'il est remarquable dans l'extrait suivant :

María dos Prazeres avait assisté à l'enterrement de Durruti, le plus triste et le plus tumultueux parmi tous ceux que Barcelone avait connus, et elle voulait reposer près de sa tombe. Mais aucune n'était disponible dans le vaste cimetière surpeuplé. (...) Le vendeur expliqua, avec la précision d'un discours appris par cœur et souvent récité, que des entreprises traditionnelles de pompes funèbres entretenaient cette rumeur perfide à seule fin de dénigrer la nouvelle promotion des tombes à crédit. (Márquez 1992, p.88)

Il se dégage de l'œuvre marquesienne, une philosophie obnubilée par la quête identitaire, la perception de l'autre et le mythe de la fin de l'existence humaine, selon les apports M. Ezquerro (1983, p. 246) :

Nombres de nos analyses ont montré que ce qui était en jeu dans la fiction c'étaient de petites choses aussi futiles que : la quête de soi, le rapport à l'autre, la relation à la collectivité, la question des origines, la légitimité des pouvoirs, l'angoisse de la mort. (...) Les mythes ne sont pas, comme l'affirment les savants des réponses aux grandes interrogations des hommes, ce sont des questions, ce sont des représentations de ces interrogations.

La littérature marquesienne représente les grandes nations comme un univers dont le mythe s'effondre comme un château de cartes car, pour elle, le développement n'est pas que le progrès scientifique, la technologie de pointe, la prospérité économique etc. C'est aussi l'éradication des drames psycho-sociaux auxquels l'Occident que Márquez peint et dépeint dans sa fiction narrative fait face. Parmi ces insuffisances des nations riches qui constituent aussi les signes du tiers-mondisme, figure en bonne posture l'égo-centrisme.

### **2.2.L'iminaire de fixation ou la dévalorisation idéologique**

La fixation est un radicalisme dans la représentation d'une personne ou d'une idée. Tandis qu'il ressort de la philosophie du savant Copernic que même notre planète n'est pas le centre de l'univers, l'Occident semble se présenter au reste de l'humanité comme le nombril du monde, considérant les autres régions de la planète terre comme la périphérie. Cette perception de l'autre tend à faire des autres humains des êtres inférieurs et sans civilisation, ni culture tel que l'affirme le raconteur dans le passage suivant :

Elle se trouvait au numéro 22 de la rue de l'Élysée, dans l'un des quartiers les plus paisibles de Paris, (...)

Il comprit l'angoisse de Billy Sánchez mais lui rappela, sans se départir de sa douceur, qu'il se trouvait dans un pays civilisé dont les règles strictes puisaient à la source de principes aussi anciens que sages, à l'inverse des Amériques barbares où il suffisait de soudoyer un portier pour entrer dans un hôpital. (Márquez 1992, p.153)

L'extrait ci-dessus rapporte les propos qu'un fonctionnaire français a tenus à l'égard d'un personnage appelé Billy Sánchez ressortissant des Caraïbes. En considérant la France comme un pays qui a atteint le perfectionnement moral et en ayant un regard condescendant sur les Amériques qu'il qualifie de monde corrompu, ce citoyen français fait preuve d'égoïsme, de manque d'altruisme. Cette autolâtrie se traduit par des préjugés raciaux. Beaucoup d'autres personnages encore sont victimes de ce nombrilisme dans *Douze contes vagabonds*. Pour s'en convaincre il convient de se focaliser sur une autre figure, un excellent médecin asiatique qualifié d'anthropophage par une femme suisse appelée Nena Daconte, selon les révélations du narrateur dans la fiction littéraire de Márquez (1992, p.148):

C'était un homme, très jeune, chauve, à la peau couleur de cuivre patiné. Nena Daconte ne fit pas attention à lui et adressa à son mari un sourire livide.

« N'aie pas peur, dit-elle avec son humour invincible. La seule chose qui puisse m'arriver c'est que ce cannibale me coupe la main pour la manger. »

Le médecin termina son examen, ils furent surpris de l'entendre s'exprimer dans un espagnol très correct quoique mâtiné d'un curieux accent asiatique.

« Non, muchachos, dit-il. Ce cannibale préférerait mourir de faim plutôt que de couper une main aussi belle. »

Dans ce passage, le narrateur dans l'œuvre, *Douze contes vagabonds*, dépeint le regard des Occidentaux qui font des autres des êtres moins que des humains, des choses, des objets ou encore « l'enfer », selon les termes de Sartre. Depuis des décennies, l'écrivain mexicain Octavio Paz (1972, p.208-209) déplorait déjà le sentiment de supériorité, de hauteur et d'affront des Nord-Américains à l'égard des Hommes et des cultures de l'Amérique latine :

La poésie et la littérature elles-mêmes n'échappent pas à cet enchevêtrement de confusions. La majorité des poètes et des écrivains nord-américains ignorent ou méprisent la culture ou l'homme latino-américains. (...) Exagérations de la colère, de l'envie ou de l'obséquiosité : les États-Unis, pour nous, sont en même temps et sans contradiction, Goliath Polyphème et Pantagruel.

Dans le même ordre d'idées, Denis Mukwege (2018, p.76) rappelle à l'Occident que les richesses minières des pays du Tiers-monde ont stimulé le développement des nations puissantes. Les faits historiques qu'il utilise sont explicites et renforcent bien l'idée d'exploitation dont sont victimes le Tiers-Monde :

Le 30 juin 1960, notre pays recouvra son indépendance, après soixante-quinze années de domination belge ; au début de la colonisation, pendant un peu plus de vingt ans, il avait même été la propriété privée du roi Léopold II. Le gouvernement belge n'était pas enchanté à l'idée de perdre cette colonie dont les revenus avaient largement contribué à la prospérité de la Belgique.

Cet excès de fierté des nations puissantes est une défectuosité éthique ou morale car si civilisé soit-on, il est inutile de le clamer haut et fort car le développement du Tiers-Monde et l'avènement d'un nouvel ordre économique mondial sont aussi possibles. Ce Tiers-Monde n'est pas que l'ensemble de ces gens qui veulent devenir aussi quelque chose selon les termes d'Alfred Sauvy déjà cité plus haut mais encore un monde qui a aussi quelque chose à donner aux autres, y compris aux Occidentaux. C'est bien l'exemple de ce médecin asiatique qui soigne une Suissesse malgré les propos racistes et injurieux qui lui sont infligés. Denis Mukwege, prix Nobel de la paix (2018) également cité antérieurement va plus loin en insistant sur la convoitise que les superpuissances planétaires manifestent à l'égard des matières premières précieuses des nations tiers-mondistes. Cela suscite un autre débat car si le Tiers-Monde est convoité pour ses richesses, il y a lieu de se demander s'il est encore pauvre et sous-développé et quelle est l'utilité même du développement si les pays développés désirent avidement les potentialités des pays pauvres et sous-développés. C'est au nom de cette envie aussi que le Tiers-Monde est forgé en un ensemble de peuples marginaux et exclus de la richesse économique répartie entre les puissances planétaires. En outre, tout en faisant exhibitionnisme de sa civilisation ou de son progrès, les grandes puissances se doivent de reconnaître les entraves de leur développement car, quoi qu'on en dise, l'Occident est l'épicentre de beaucoup d'effroi dont les affres de l'intoxication qui bouleverse le personnage Prudencia Linero durant son séjour à Naples où plus d'une dizaine d'Anglais passent de vie à trépas par toxémie :

Abasourdie par tant d'horreurs, la señora Prudencia Linero monta dans l'ascenseur bondé des clients des autres hôtels qui parlaient des langues obscures. (...)  
Ils sont tous morts, dit-elle, à la señora Prudencia Linero en espagnol. Ils ont été empoisonnés par la soupe d'huîtres du dîner. Des huîtres au mois d'août, vous vous rendez compte! (Márquez 1992, p. 112-113)

Cet empoisonnement dont l'œuvre de Márquez fait cas redit à l'Occident qu'il est le foyer de multiples infections notamment la grippe aviaire, la grippe porcine ; le fournisseur de viandes, d'œufs ou de lait contaminés et dangereux pour la santé de la population mondiale. Même dans la question de l'actuelle pandémie de la covid-19, l'Occident n'est pas blanc comme neige. Ainsi, l'écrivain colombien fait de sa nouvelle constituée de douze contes une peinture susceptible non seulement de bouleverser les principes mais aussi dominée par le mythe.

### **3. DOUZE CONTES VAGABONDS : UNE ECRITURE DECONSTRUCTIVISTE ET DE MYTHE**

La déconstruction est une approche qui permet de démonter les arguments mis ensemble pour soutenir une conclusion idéologique. L'idée de déconstruction par rapport à cette œuvre réside dans le fait que l'auteur a osé mettre à nue les arguments montés par l'Occident pour dissuader son lectorat de sa plénitude, de sa supériorité intellectuelle, technologique et matérielle. Il convient de rappeler que G.G. Márquez est l'un des écrivains phares de sa génération marquée par le réalisme social et magique. Pape de la rénovation narrative, sa foisonnante production littéraire témoigne de la qualité de son écriture. Dans *Douze contes vagabonds*, son art littéraire est remarquable par une écriture indomptable avec une source d'inspiration multiple et variée tel que lui-même l'avoue dans son prologue : « (...), chaque conte était un récit autonome et circonstanciel » (Márquez 1992, p. 8)

#### **3.1. Une écriture subversive**

L'écriture subversive est une manifestation, une approche rebelle, un refus d'accepter le conçu tel qu'il est ou l'idéologie telle qu'elle est véhiculée parce qu'elle cache en son sein des contre-vérités. On peut même dire qu'il s'agit d'une révolution scripturale. La révolution de l'écriture marquesienne dans *Douze contes vagabonds* est celle qui s'est fixée pour objectif de mettre à nu les faiblesses et les limites de l'Occident dont le développement ne place pas l'Homme au cœur de ses préoccupations majeures. La philosophie véhiculée dans cette littérature narrative marquesienne a la même résonance que celle constatée chez Guillaume Olivier (2004, p.10) qui dénonce l'orientation de l'aide que l'Occident apporte aux nations faibles et vulnérables:

Dans le même temps, cette aide publique au développement si peu contestée dans son principe n'a cessé d'être le théâtre de prédatons, d'escroqueries, de détournements, d'enlèvements massifs- au point d'être trop souvent une « aide secrète au contre développement », (...) Du côté de l'aide multilatérale, point n'est besoin de rappeler les erreurs stratégiques majeures de la Banque mondiale, ses contradictions (elle aide les dictatures alors qu'elle a montré dans ses études que cela aggravait la situation), ses connivences avec les multinationales.

Cette œuvre déconstruit le mythe de l'Occident qui prétend donner des leçons de bienséance au reste du monde alors qu'il soutient des dictateurs dans les pays du Tiers-Monde qu'il néglige d'entretenir une fois tombés du pouvoir. Les potentats déchus des pays pauvres ne jouissent d'aucune reconnaissance des puissances qui les soutenaient dans leur délire du pouvoir. Le président déchu que le narrateur présente dans cette fiction narrative marquesienne en est l'illustration :

Au bout d'un moment, elle sembla s'éveiller d'un long rêve.

« Putain », fit-elle.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Pauvre vieux, dit Lázara, quelle vie de merde.»

Le vendredi suivant, 7 octobre, on opéra le Président. L'intervention dura cinq heures, et sur le moment n'apporta guère plus d'éclaircissements. En fait la seule consolation était de le savoir vivant. (Márquez 1992, p.35)

L'indigence dans laquelle le personnage du président a subi une intervention chirurgicale à Genève lève le voile sur le fait qu'il a été abandonné par tous ses soutiens, y compris les grandes puissances qui l'aidaient à piller les richesses de son pays et massacrer ses compatriotes. La révolte de l'écriture marquesienne réside aussi dans le changement de cap. Il faut le rappeler, Márquez est très connu pour avoir consacré une bonne partie de sa plume pour dénoncer frontalement les dictatures sud-américaines, la mauvaise gouvernance, les guerres civiles et la politique impérialiste nord-américaine qui ont retardé l'émergence de l'Amérique latine. Par contre, dans *Douze contes vagabonds*, sa cible principale est l'Occident, son égocentrisme sans précédent et les challenges auxquels il est confronté pour hisser davantage son progrès. Il ressort de ce recueil de contes que le Tiers-mondisme n'est pas que le propre des pays latino-américains, asiatiques, africains etc. L'art scripturaire marquesien est aussi celui qui interpelle les superpuissances planétaires sur le fait qu'elles n'ont pas encore achevé leur course vers le développement. À leur technologie de pointe et confort matériel, la philosophie qui se dégage de *Douze contes vagabonds* demande d'ajouter plus d'humilité et d'humanité. De même, le narrateur y évoque la terreur du franquisme pour rappeler aux nations qui prétendent être détentrices de civilisation que leur passé n'est pas aussi glorieux qu'elles le pensent :

Le général Francisco Franco, dictateur éternel de l'Espagne, avait pris la responsabilité de décider du destin final de trois séparatistes basques qui venaient d'être condamnés à mort. Le compte poussa un soupir de soulagement.

Alors, ils seront fusillés sans appel, dit-il, car le caudillo est un homme juste. (Márquez 1992, p.96)

En qualifiant le potentat d'homme d'équité, le narrateur fait usage d'une alliance de mots pour railler les grandes nations avec finesse. Il s'agit également d'une leçon de morale qui renvoie dos à dos les pays développés et les pays pauvres à leurs culpabilités respectives, d'où la nécessité de rappeler encore la caractéristique intertextuelle et sociocritique de sa production littéraire que nous analysons. Selon l'œuvre de l'auteur colombien, le sous-développement n'est pas une fatalité et le développement est une question de conscience, de cheminement et de temps. En clair cette fiction narrative marquesienne fait largement écho d'un réalisme social mais il est aussi question du réel qui incorpore en son sein mythes et images fantasmagoriques.

### 3.2. Une création de mythes

Le mythe par définition est une histoire qui tente d'expliquer ce qui n'est pas scientifiquement prouvé. En d'autres termes, dans un contexte où l'on ignore ce qu'il faut dire avec des preuves à l'appui, l'homme fait recours à son génie narratif pour construire l'imaginaire et justifier ce qui ne semble pas avoir d'explication. L'imagination créatrice de G.G. Márquez est celle qui invente de nouveaux mythes pour exprimer et déplorer l'absurdité de la vie aussi bien dans les pays pauvres que dans les nations nanties. L'imagination et la création de ce nouveau mythe dans *Douze contes vagabonds* sont perceptibles par l'irruption des éléments surnaturels ou irrationnels dans un environnement réaliste. En se focalisant sur l'un des contes intitulé " La sainte " l'on découvre le périple, les péripéties et la déception d'un personnage appelé Margarito Duarte qui part de la Colombie au Vatican pour solliciter du souverain pontife, la canonisation du cadavre inaltérable de sa fille. Cependant, à cause des décès successifs des Papes, cette béatification tant espérée n'a jamais eu lieu, selon les révélations du narrateur dans le passage suivant :

La semaine suivante, deux jours avant le coup de téléphone attendu, Margarito s'effondra en lisant le titre du journal que l'on avait glissé sous la porte : *Morto il papa*. L'espace d'un instant il crut, le cœur battant, que c'était un vieil exemplaire que l'on avait apporté par erreur car il était difficile de croire qu'un pape puisse mourir tous les mois. C'était pourtant vrai : le souriant Albino Luciani, élu trente-trois jours plus tôt était mort dans son lit au lever du jour. (...)  
C'était lui, fatigué et vieilli. Cinq papes étaient morts, la Rome éternelle montrait les premiers symptômes de sa décrépitude mais lui continuait d'espérer. (Márquez 1992, pp.50-51)

L'histoire surnaturelle de la sainte et la récurrence de la mort au sein du pontificat amènent le lecteur à réfléchir sur la mythologie chrétienne. Cette spécificité qui consiste à inventer des histoires extraordinaires relève du réalisme magique cher à G.G. Márquez, tel que le confirme le témoignage de C. W. Scheel (2014, p.124) dans le passage suivant :

Après avoir montré la filiation France-Aymé pour ce qui relève du réalisme magique, je souhaite confronter une autre œuvre de Marcel Aymé, le roman *La Jument verte* (1933) avec une nouvelle de Gabriel García Márquez, (...) La parenté d'esprit et d'écriture dans ces deux textes est telle qu'elle devait suffire à remettre en question deux croyances assez répandues dans la mouvance culturaliste de la critique littéraire, à savoir : 1) le réalisme magique latino-américain-défini en tant que mode narratif - serait plus "authentique" que ses manifestations européennes au titre de la référence à des croyances populaires indigènes non asservie au rationalisme occidental ; 2) Gabriel García Márquez serait l'inventeur de ce mode.

Le passage révèle que le caractère fantastique de l'écriture marquesienne est indéniable. La réitération des décès des papes est révélatrice d'un délabrement intellectuel et spirituel non seulement de Rome mais aussi de l'Occident dans son ensemble. Le départ de Margarito Duarte à Rome avec le cadavre de sa fille pour obtenir la béatification du Souverain Pontife connote d'une carence de développement, caractéristique des pays du Tiers-Monde qui fait croire aux tiers-mondistes qu'ils sont maudits. La mise en exergue de la pauvreté matérielle, intellectuelle et même spirituelle est une stratégie d'exploitation qui consiste à maintenir les sous-développés dans une situation de dépendance économique, financière, cérébrale et religieuse permanente. C'est bien le cas du personnage Margarito Duarte dont le périple en Occident se révèle être un fiasco car malgré ses multiples efforts, il n'a pas atteint son objectif et il se retrouve dans une situation de dépendance et de faux espoirs.

L'œuvre de Márquez déborde d'histoires insolites. C'est également le cas d'une autre nouvelle qui s'intitule "María dos Prazeres". Ce titre est également le nom du personnage principal du conte qui est une vieille dame. En effet, obsédée par l'idée de mort elle vit dans une extrême solitude avec son chien Noi sur qui reposent le devoir et la responsabilité d'aller pleurer sur la tombe de sa patronne après la mort de celle-ci. Les déclarations du narrateur dans le fragment suivant sont révélatrices :

Au bout de nombreuses tentatives infructueuses, María dos Prazeres obtint de Noi qu'il reconnaisse la dernière demeure de sa maîtresse sur la grande colline aux tombes identiques. Puis elle s'appliqua à lui apprendre à pleurer sur la sépulture vide afin qu'il continue de le faire par habitude après sa mort. (...) Dès cet instant, María dos Prazeres surmonta sa terreur de n'avoir personne pour pleurer sur sa tombe. (Márquez 1992, pp.92-93)

Ce passage met en exergue le phantasme sur l'isolement, la peur et le trépas du personnage María dos Prazeres et nous rappelle le mystère de toute existence et sa finalité. Les pleures du chien sur le tombeau symbolisent le croisement entre le réel et l'irréel, entre l'humain et le divin, entre le profane et le sacré. Le tiers-monde et le tiers- Etat sont les produits de l'imagination que les humains rattachent aux conditions de vie mais avec beaucoup d'astuces pour convaincre de toutes actions de confirmation de ces concepts idéologiquement moulés. Il faut aussi des astuces pour déconstruire et libérer les énergies enclavées qui pourraient fertiliser les relations humaines.

## CONCLUSION

La présente étude dont l'objectif a été de décrire les caractéristiques du tiers-mondisme dans *Douze comptes vagabonds* a permis de mettre en évidence les fixations du Tiers-Monde ainsi que la critique de ce radicalisme idéologique dans un monde où rien ne semble plus être pur ni en actes, ni en actions, ni en identités. L'écrivain colombien Márquez établit une philosophie de combinaison et de synthèse. L'étude a montré que la philosophie véhiculée par la production narrative de Márquez est celle qui opte pour une remise en cause des hégémonies en vue d'une politique d'équité pour tous les humains. Elle ne valorise pas l'attitude des Occidentaux qui laisse percevoir une dimension idéologique favorisant la cristallisation d'un tiers-mondisme caricatural et d'un développement surestimé.

À travers une approche intertextuelle doublée de sociologie de la littérature, cette étude a permis de se rendre à l'évidence que l'écrivain colombien arbitre en faveur d'un développement plus humain et plus humaniste en Occident. Les erreurs, les insuffisances, les faiblesses, les défauts ne sont pas l'apanage du Tiers-Monde. C'est une ombre trouble que la philosophie marquesienne jette sur l'attitude des grandes puissances de ce monde fondée sur le jeu des influences politiques qui ne visent qu'à maintenir les pays pauvres dans une position de faiblesse et de dépendance tous azimuts. Il est établi à travers l'étude et les différentes connotations que chargent la culture occidentale au tiers-mondistes que le concept du Tiers-monde est né en Occident, imposé aux nations faibles pour bipolariser le monde et obstruer l'émergence des pays faibles créant ainsi des conditions pour les maintenir davantage dans le sous-développement davantage. L'étude a trouvé aussi que le développement n'est pas que la grande technologie ou l'accumulation des richesses car il se fonde aussi sur les valeurs morales et éthiques qui ne s'entendent pas en dehors de l'humilité et de l'altruisme.

L'Occident est développé mais ce progrès est teinté de temps à autre d'une culture de Tiers-mondisme à l'initiative des Occidentaux eux-mêmes représentés par des personnages qui ont influencé la présente critique. Ainsi revient-il aux nations sous-développées de prendre en main leur destin, de construire leur développement et de se hisser au rang des nations qui inspirent respect et admiration. Il est aisé de dire que l'art littéraire de G.G. Márquez se nourrit d'une philosophie de la déconstruction de la bipolarisation ségrégationniste du monde qui place les uns au-dessus des autres.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aron, P., & Viala, A., (2006). *Sociologie de la littérature*, PUF, Paris.
- Chaliand, G., (2005). *Guerres et civilisations*, Odile Jacob, Paris.
- Dabène, O., (2006). *Atlas de l'Amérique latine. Violences, démocratie participative et promesses de développement*, Editions Autrement, Paris.
- Dabène, O., (2007). *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Armand Colin, Paris.
- Dirkx, P., (2000). *Sociologie de la littérature*, Armand Colin, Paris.
- Ezquerro, M., (1983). *Théorie et fiction. Le nouveau roman hispano-américain*, CERS, Montpellier, 255p.
- Glucksmann, A., (2003). *Le discours de la haine*, Plon, Paris.
- Grawitz, M., (2004). *Lexique des sciences sociales*, Dalloz, Paris.
- Limat-Letellier, N. (1998). « Historique du concept d'intertextualité ». In *L'intertextualité* [En ligne]. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, disponible sur <http://books.openedition.org/pufc/4507>, consulté le 30 novembre 2020.
- Morelle, F., (2013). *Lexique du commerce international*, ellipses, Paris.
- Mukwege, D., (2018). *Plaidoyer pour la vie*, Editions À vue d'œil, Carrière-Sur- Seine Cedex.
- Olivier, G., (2004). *L'Aide publique au développement. Un outil à réinventer*, Editions Charles Léopold Mayer, Paris.
- Paz, O., (1972). *Le Labyrinthe de la solitude*, Gallimard, Paris.
- Sauvy, A., (1952). « Trois mondes, une planète ». In : *L'Observateur*, №118, Paris.
- Samoyault, T., (2010). *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Armand Colin, Paris.
- Scheel, C., W., (2014). *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*, L'Harmattan, Paris.